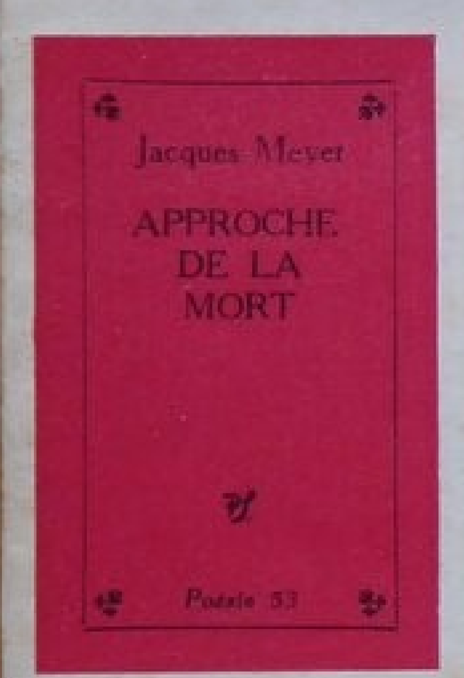
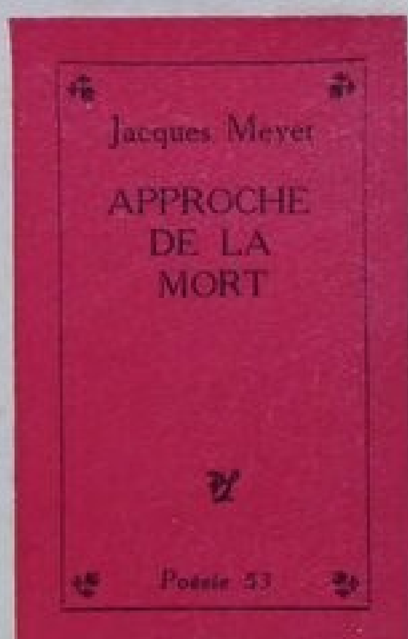
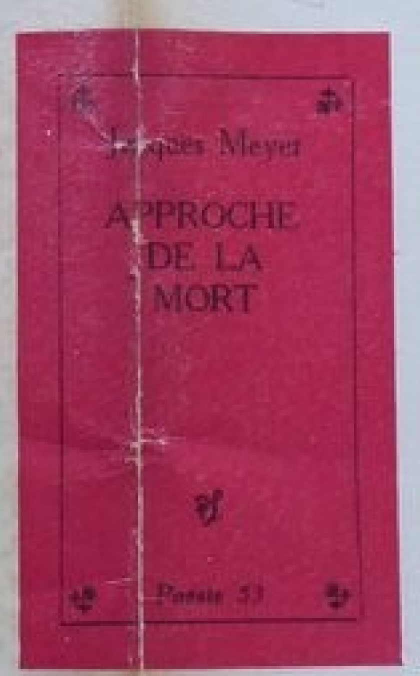
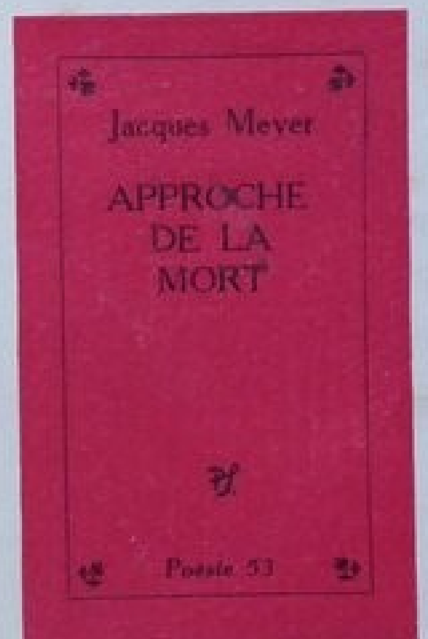

Jacques Meyer
APPROCHE
DE LA
MORT
Poésie 53

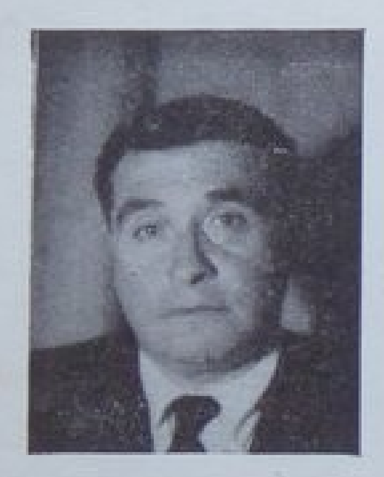

Jacques Meyer
APPROCHE
DE LA
MORT
Poésie 53


Jacques Meyer
APPROCHE
DE LA
MORT
Poésie 53


Jacques Meyer
APPROCHE
DE LA
MORT
Poésie 53


Jacques Me
APPROCH
DE LA
MORT
Poésie 53

JACQUES MEYER



JACQUES MEYER, né à Valenciennes en 1895, a d'abord vécu à Paris la vie « du bon élève », qui l'a mené tout droit à l'Ecole Normale Supérieure huit jours avant la guerre de 1914.

Se jetant avidement dans « l'aventure qu'il ne fallait pas manquer », il a été, comme ceux des survivants qui eurent vingt ans pendant la guerre, fortement marqué par elle. Son œuvre littéraire date de là (notes du front parues sous le titre « Ce qu'on voit d'une offensive », à l'Œuvre en 1918) et se poursuit par « La Biffe » et « La Guerre mon Vieux »...

Le grand courant d'air des années écoulées et le retour difficile aux habitudes le conduisent, sitôt passée l'agrégation de philosophie en 1920, aux affaires, au journalisme, à la Radio — il fut Président de Radio-Cité dès son origine. Il s'intéresse surtout aux problèmes politiques et de l'information et collabore, avant et après la seconde guerre, à la Revue des vivants, à l'Intransigeant dont il fut secrétaire général et administrateur-délégué, à la Revue de Défense Nationale, au Progrès de Lyon... De ce courant relève la publication de « Question de Confiance » en 1948, un an avant qu'il soit nommé Conseiller d'Etat en service extraordinaire.

Mais le choc des événements de 1940, la défaite, la persécution raciale l'entraînent dans

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER « P. S. »
trente exemplaires sur Hollande marqués de I à XXX
et quarante-cinq exemplaires sur Alfamarais numérotés
de 1 à 45 qui constituent l'édition originale.

DU MEME AUTEUR :

Ce qu'on voit d'une offensive... (Ed. de l'Œuvre, 1919.)
La Biffe. (Albin Michel, 1928.)
La Guerre, mon vieux... (Albin Michel, 1930.)
Question de confiance. (Albin Michel, 1948.)

JACQUES MEYER

Approche de la Mort

PS

PIERRE SEGHERS, ÉDITEUR, PARIS-14e

A MA FEMME

Il fallait les événements de la fin 1942 pour amener un homme d'un certain âge, robuste, mais diminué par une vieille blessure et des maladies moins anciennes, résistant mais peu entraîné, réfractaire à l'altitude, à entreprendre en janvier la traversée des Pyrénées par des cols atteignant 1.800 mètres et à tenter une première étape presque ininterrompue de vingt-quatre heures, qui d'ailleurs ne put être accomplie. Pour l'expliquer, j'allais dire l'excuser, on doit tenir compte de l'imprécision, plus ou moins voulue, des renseignements fournis par les entrepreneurs de passages clandestins, de la double croyance, — erronée —, à la valeur morale de guides d'occasion et à la solidarité d'une équipe qu'allaient facilement disloquer la fatigue et les difficultés.

Peu importe au reste le détail des circonstances qui me livrèrent durant presque six jours, dépourvu de renseignements topographiques, presque sans vivres et sans aucun moyen de faire du feu, sous la neige et la pluie, à la solitude absolue d'une vallée de haute montagne aux pentes à peu près infranchissables. Je m'étais perdu avant d'avoir franchi la frontière et je ne fus vraiment sûr de l'avoir dépassée que deux jours plus tard, en découvrant, près d'un primitif barrage sur le torrent, une cabane abandonnée, au toit écroulé, où traînaient quelques boîtes de conserves

vides et rouillées et la couverture d'un carnet de papier à cigarettes de marque espagnole. Sans doute ne pouvais-je faire erreur sur ma direction générale, indiquée par le cours de la rivière et la rencontre d'une patrouille allemande devenait-elle peu probable. Ce danger-là, nos guides l'avaient, dans les heures précédentes, sans cesse exploité, peut-être avec quelque exagération pour me faire hâter le pas et surmonter la fatigue. Une fois écartée cette crainte, tout l'élément humain du péril avait disparu. Je me trouvais donc laissé à moi-même, à moi seul, avec mes faibles forces, en face de l'unique obstacle naturel, impassible et inconnu.

Le déroulement de mon aventure personnelle, pour peu banale qu'elle ait été, ne revêt de véritable intérêt que pour ceux qui me touchent, ou plutôt que je touche. Mais l'expérience psychologique que j'ai vécue alors est assez rare pour mériter une analyse sincère, qui cherche à en dégager la valeur humaine.

J'en suis aujourd'hui assez près pour que ni l'usure et les arrangements du temps, ni le mélange des états d'esprit postérieurs aient pu jouer un rôle important. J'en suis déjà assez loin pour avoir dépassé le stade de la déformation mentale, due à la dépression physique et à la souffrance aiguë qui remplirent mes trois premiers mois d'hôpital, avec leurs insomnies, où les souvenirs vacillants maintenaient une sorte d'hallucination, pourtant assez consciente d'elle-même.

∴

Pourquoi s'introduisit normalement, raisonnablement, en mon esprit, et se renforça à partir du deuxième ou

du troisième jour la possibilité, puis la probabilité, enfin la quasi-certitude que l'aventure ne pourrait se terminer que par ma mort, c'est ce qu'expliquent à la fois la rigueur de l'obstacle, qui se précisa bien vite et la défaillance de mon corps, dont, si étrange que cela soit, je ne pris pas rapidement conscience.

Au moment où je compris que j'avais perdu mes compagnons, et sans doute définitivement, je regrettai surtout que cela se fût produit avant l'arrivée à la frontière. Car c'est là que les guides devaient nous quitter, en nous donnant, sur la route à suivre, les indications dont j'étais totalement dépourvu. Il me restait seulement dans la tête le nom du village espagnol qu'avait mentionné l'entrepreneur de passages, dans sa première conversation avec moi. Il avait aussi parlé d'une maison forestière qu'on devait atteindre en longeant la rivière, trois-quarts d'heure après avoir traversé la frontière. Mais je n'y étais pas encore parvenu et devais d'ailleurs ignorer par la suite à quel moment précis je l'avais franchie. Je ne pouvais non plus me fier à des indications de durée, car «les cinq ou six heures de marche jusqu'à la dernière halte » s'étaient allongées jusqu'à en faire quatorze, sans multiplication des arrêts intermédiaires.

A mes pieds, entre les arbres des deux pentes, coulait bien une rivière que je n'avais pas perdue de vue. Mais était-ce bien celle qu'on m'avait signalée ? Et, dans l'affirmative, à quel point de son parcours étais-je parvenu ? Car notre caravane ne l'avait pas rejointe à sa source même. Ce n'est donc qu'avec une approximation, que je supposais grosse d'erreur, que je pris le parti de me situer sur la carte dont j'étais muni. Je ne pus d'ailleurs bien la déchiffrer que le lendemain et découvrir aussi les grandes lignes du

paysage : j'avais en effet éprouvé, pendant la fin de la première journée, de grands troubles de la vue, dus sans doute à l'éclat du soleil sur la neige. J'avais alors ressenti une grande peur, assez irraisonnée, de devenir aveugle. Mais, écrasé de fatigue, n'ayant pas pris une heure de sommeil depuis deux jours je m'endormis comme une brute, et je recouvrai, avec le jour, ma vue normale.

D'après ma carte, pour atteindre le village d'Ochegavia, au nom duquel je m'accrochais comme le naufragé que j'étais, et d'abord pour trouver la maison forestière, j'aurais dû suivre la rivière (supposée être l'Irati), sur une bonne dizaine de kilomètres. A cette hauteur environ, s'amorcerait le sentier d'Ochegavia, représenté par un simple pointillé. Tout cela formait une construction assez satisfaisante pour l'esprit et qui coïncidait du reste avec la direction sommaire qu'avait déjà pu m'indiquer le lever, puis le coucher du soleil.

Malheureusement, à la réalisation du programme, s'opposaient au moins trois obstacles.

Le premier : ma carte Michelin, d'édition française, était pour ainsi dire vierge de renseignements au delà de la frontière et ne comportait notamment pas le tracé de tous les affluents que je rencontrais, dont la position géographique aurait pu me servir de repère. Mais, si blanche que fût cette zone de la carte, elle traduisait assez fidèlement la réalité, car le versant espagnol des Pyrénées est, plus encore que l'autre, désespérément vide de lieux habités. En six jours, je n'aperçus que la cabane dont j'ai parlé, une machine à vapeur abandonnée, qui n'offrait même pas un abri contre la pluie ou la neige, et, hormis les chouettes, que leur cri en deux temps me fit identifier pour la première fois de ma vie, aucun être vivant ne se

manifesta. Sauf un chien de couleur feu, qui, près d'une cascade, me passa si vite devant les jambes que je n'eus ni le temps, ni peut-être la présence d'esprit, de voir s'il portait un collier, et encore moins d'essayer de l'attraper, pour me laisser ensuite guider par lui jusqu'à son maître éventuel. Donc pas la moindre chance d'aide ou même de simple renseignement.

Autre difficulté : suivre la rivière. C'était plus facile à dire qu'à faire. De loin en loin, un bout de pré, rongé par l'eau et à moitié couvert de neige, bordait l'une de ses rives, mais non pas celle où j'espérais trouver le sentier. Presque toujours la rivière, torrent à pente rapide, s'étranglait entre des parois rocheuses presque parfaitement lisses ou de raides versants, couverts d'arbres serrés, parsemés de grandes roches en équilibre comme celles de Fontainebleau. Il fallait alors sauter de pierre plate en pierre plate dans le lit de la rivière, en manquant souvent mon élan et en pataugeant dans l'eau jusqu'aux genoux. Mais bien vite les pierres elles-mêmes s'espaçaient, la paroi longée devenait presque verticale. Il ne restait plus, à coup de rétablissements et à force d'accrochages dont je ne me serais pas cru capable, qu'à attaquer la pente forestière la moins raide, au risque de lâcher prise et de débouler dans le torrent, où je me serais plus facilement cassé la tête que noyé. Parfois l'illusion d'une sente boueuse m'entraînait quelques centaines de pas. Mais la piste, montant toujours de plus en plus haut en direction inverse de celle que je croyais la bonne, ou s'effaçant tout à fait, il fallait l'abandonner et redescendre comme je pouvais, dérapant sur la glaise, dégringolant d'une plate-forme rocheuse à une autre, avec le seul appui d'un mauvais bâton.

A tout prix, en effet, après ces ascensions toujours tentées sur le mauvais versant, — le français —, sans jamais découvrir, au creux des pentes élevées de l'autre rive, la moindre trace de fumée, d'abri ou de chemin, je devais retrouver le cours de la rivière, souvent complètement perdue de vue, et qui était mon seul repère, comme elle fournissait mon presque unique aliment.

Le pis était que je rencontrais souvent sur mon chemin des affluents du torrent, eux-mêmes torrentueux, parfois des cascades à pic, qui m'obligeaient à de grands détours supplémentaires pour les traverser à gué. De sorte qu'à la fin de la journée, quand je décidais de m'arrêter pour ne pas être surpris par la nuit, je pouvais me dire que je n'avais avancé que de deux ou trois kilomètres en ligne droite, ou de moins encore.

Le troisième obstacle, c'était l'identification du sentier à rejoindre. Car non seulement je ne savais exactement où en chercher le début, vu mon incertitude permanente quant au point où je me trouvais, mais j'aurais dû me dire, — et ne me disais pas —, que ce pointillé de la carte, dans une région perdue, n'avait qu'une valeur purement indicative ; que le sentier pouvait très bien ne plus exister, faute d'être employé (et par qui l'aurait-il été ?), être recouvert de boue, de feuilles mortes ou de branches, ou avoir disparu sous la neige accumulée, tandis que les pentes, plus abruptes, n'en montraient que des plaques éparses entre les sapins revêtus de poussière blanche.

Au bout de quatre jours de marche de cette sorte, marche qui s'avérait de plus en plus inutilement épuisante, j'eus l'impression très nette que j'avais dû, sans la voir, dépasser l'amorce du sentier ou de la trouée qui en tenait lieu. Je repartis alors dans la direction opposée. Bien entendu sans repasser par les mêmes points, car je n'avais suivi aucune vraie piste. Ce retour en arrière renforça, de tout ce qu'il recélait de vain effort, la perspective qui déjà se faisait jour dans mon esprit : je ne parviendrai jamais à sortir de ma vallée-prison.

⁂

La multiplication d'obstacles sans cesse renaissants n'aurait peut-être pas suffi à m'imposer raisonnablement, je ne dis pas l'idée de la mort, mais plutôt la certitude de la mienne, s'il ne s'y était ajouté une série d'accidents, m'atteignant au corps directement.

Sans doute ne m'étais-je perdu, ou n'avais-je été lâché, qu'après une marche de nuit harassante, des escalades sans fin dans la boue et la glace, qui m'avaient, le cœur follement battant, maintes fois abattu hors d'haleine sur le sol, y puisant avidement une poignée de neige, où je cherchais le stimulant qui m'aiderait à repartir. Peut-être même, pour expliquer ma solitude irrémédiable, fallait-il imaginer un moment de défaillance, un vertige ou une chute qui m'aurait entraîné dans une fausse direction, en même temps qu'il m'aurait fait oublier un assez long fragment du temps. Car depuis lors, quelque effort que j'aie tenté, il ne m'a jamais été possible de reconstituer ou même seulement d'évoquer ce qui s'était passé entre l'instant où un camarade m'avait tendu la main, après la dernière halte, pour franchir la rivière sur une poutre, et celui où je me revoyais, debout sur un sentier (était-ce le bon ?), seul et presque aussitôt résigné à

rester seul, à marcher seul... Comme si déjà, dans la frange mi-obscure entre le conscient et l'inconscient, ne palpitait qu'un trop pâle reflet des événements accomplis. Quoi qu'il en fût, mon parti pris, et décidé aussi à tenter seul d'achever l'aventure, j'abordai ma pérégrination pénible et cahotée.

Certes, j'étais désormais mon maître. Je ne pouvais que trop bien prendre mon temps et m'arrêter quand il me plairait. Mais les haltes de jour, sur les pentes qu'une ombre perpétuelle rendait glissantes et humides, ou bien sur une roche au bord de la rivière, à la quête d'un rayon fugitif du pâle et rare soleil, n'étaient pas de vrais repos. La nuit, les appels des chats-huants, les bourdonnements hallucinants qui remplissaient mes oreilles et évoquaient irrésistiblement, sans pourtant que j'en fusse dupe, de bruyantes fêtes au village, n'empêchaient pas un lourd sommeil entrecoupé. Ces conditions rendaient mathématique la progression de mon épuisement.

La première nuit, — ou plus exactement la seconde, car la première avait été celle de la grande marche d'approche vers la frontière —, je m'étais abrité tant bien que mal d'une pluie fine et continue sous les branches d'un maigre sapin. J'avais quitté mes chaussures détrempées par la neige, j'y avais introduit, les froissant en boule, quelques feuillets de journaux emportés pour les loisirs de la route (!!) et j'avais passé les pieds dans les manches de ma canadienne. Le lendemain les souliers avaient tant rétréci, en ne séchant guère, — la pluie nocturne ne les avait pas épargnés —, que je dus passer près de trois heures en épuisants essais pour les enfiler. (Ma montre, toute fragile qu'elle fût, ne cessa jamais de battre à mon poignet). Mes pieds étaient déjà très enflés. La gelure avait-

elle commencé dès ce moment, je l'ignore. Le sol n'offrait aucun appui permettant de forcer l'entrée du talon dans la chaussure, dont le contenant n'était plus fait pour le contenu. Une des plus fortes anxiétés dont je me souvienne fut celle de devoir désormais marcher en chaussettes.

Est-il besoin de dire que, par la suite, je renonçai à me déchausser, ceci pendant près de cinq jours; je n'en ressentis aucune douleur bien marquée. Mais l'humidité pénétrant les souliers chaque jour davantage, ainsi que l'eau à chaque traversée de rivière, la compression des lacets s'ajoutant à celle du cuir pour rendre la circulation du sang plus difficile, l'aggravation de l'état de mes pieds et la fatigue grandissante ne me permettaient de marcher qu'un nombre d'heures de plus en plus réduit chaque jour et, à la fin, j'étais obligé de m'arrêter à de très courts intervalles.

Pour abriter mes nuits de la pluie, du froid ou du vent, hormis la cabane découverte près du barrage, où la neige me força de m'arrêter assez tôt dans l'après-midi et de repartir assez tard dans la matinée du lendemain, je n'eus jamais mieux qu'un arbre plus ou moins touffu. Sous son couvert, rien que le sol boueux ou un bourbier de feuilles mortes détrempées, dont je tâchais de m'isoler par une couche de branchages. A travers leurs rameaux peu fournis pointaient les pierres ; les racines affleuraient, me meurtrissaient les cuisses ou les épaules. Ma tête reposait durement sur une musette bien peu rembourrée. Mais, de ces nuits à la belle étoile, — sans étoiles —, croira-t-on que le pire, dans mon souvenir, fut la sensation d'une glissade continue. Car jamais, sur ce maudit terrain, je ne pus trouver une surface plane à la dimension de mon corps. Ma principale préoccupation nocturne fut

toujours d'arriver à caler au moins l'un de mes pieds contre un tronc d'arbre ou un morceau de roc. Mais, comme l'un ou l'autre n'était jamais placé à la hauteur qu'il eût fallu, une crispation douloureuse, une crampe aiguë me réveillait souvent et, le lendemain, la jambe endolorie ne me facilitait pas la marche.

La nuit où je choisis une excavation en bordure du torrent, la roche, presque plate cette fois, qui en constituait le sol, était plus courte que mon corps et ce furent les deux jambes que je dus recroqueviller pour dormir. Cela fut plus dur à supporter que le bruit, amplifié par la nuit, de la rivière butant sur le roc et froissant les grosses pierres ; plus pénible que le contact intermittent des gouttes d'eau, qui tombaient en rideau devant mon abri naturel.

L'obscurité venue, je me couvrais entièrement la figure d'une sorte de casquette passe-montagne en laine. A chaque réveil, j'en tirais la visière jusqu'à couvrir ma bouche et cela me préserva sans doute d'une gelure de la face. Mais l'humidité était si grande, à défaut de neige ou de pluie, que la buée de ma respiration mouillait de gouttelettes tout le bas de mon visage. Quant aux gants de laine, que je portais de jour et nuit, ils ne cessèrent d'être trempés jusqu'à la fin. De là sans doute ce début de gelure des mains, qui ne se manifesta qu'à l'arrivée à l'hôpital et dont je conserve encore aujourd'hui les traces.

On m'a bien souvent dit depuis : « Il fallait faire du feu ». Or je n'avais ni allumettes, ni papier, et je n'aurais pas été capable de m'en tirer avec les moyens de fortune, — silex ou bouts de bois frottés —, de mes lectures enfantines, recettes de voyageurs perdus ou d'Indiens du Far-West. De plus, je n'eusse certainement pas réuni, avec mes seules forces, ce qu'il

eût fallu de brindilles sèches, puis de branches, pour alimenter un feu tant soit peu durable, comme j'en acquis l'expérience par la suite. Pour dire l'exacte vérité, toutes ces possibilités restèrent loin de mon esprit.

Je revenais donc chaque nuit et plusieurs fois par jour vers la rivière : pour ne pas perdre l'orientation, pour chercher si le bord en était devenu praticable, pour tenter d'entrevoir, sur l'autre rive, l'amorce du sentier tant désiré. C'était aussi, c'était surtout pour puiser avidement au torrent de quoi remplir un gobelet si cabossé dans ma poche, pour m'être couché dessus, qu'il en avait perdu toute forme. J'éprouvais en effet presque continûment une soif intense, qui se substituait heureusement à la faim, et pouvait toujours être satisfaite, même quand, le matin, il fallait briser la glace d'une anse où s'endormait l'eau moins courante. Je versais dans mon gobelet quelques gouttes d'alcool de menthe, et aussi les miettes de quelques morceaux de sucre, que l'humidité avait fondus dans ma musette et coagulés à des brindilles. J'avais encore retrouvé le premier jour huit petits pruneaux détrempés. Enfin, ayant perdu le principal de mes provisions avec mon sac resté sur le dos du guide disparu, j'avais gardé sur moi quelques boîtes de conserves. Mais le malheur avait voulu que, les ayant dès la première nuit sorties de ma musette pour faire de celle-ci un oreiller, deux boîtes de pâté avaient, pendant mon sommeil, dévalé la pente et je ne pus jamais les retrouver. Restaient deux autres boîtes contenant, l'une un peu de beurre salé, l'autre six ou huit sardines. J'eus le plus grand mal à ouvrir cette dernière, sans clef, avec un couteau tordu et rouillé. Je ne le fis du reste que le troisième jour et ménageai si bien

les sardines qu'il m'en restait encore la moitié le cinquième jour. Quant au beurre, j'en mangeais quotidiennement deux ou trois bouchées, sans pain comme de juste, à la pointe du couteau. Pas de difficulté à le conserver. La température, qui descendait au-dessous de zéro toutes les nuits, se chargeait d'en faire un bloc Un problème plus difficile se posait pour les sardines : empêcher leurs débris de se répandre dans la musette. J'enveloppais religieusement, après usage, la boîte ouverte dans un morceau inutile de ma carte Michelin.

La poussière de trois morceaux de sucre, huit minuscules pruneaux, trois ou quatre sardines, cinquante grammes de beurre environ, de l'eau glacée à volonté, voilà de quoi je vécus six jours, et jamais je n'eus la vraie sensation de la faim. Mais je doute que, pour l'effort à fournir, sous ce climat, la quantité de calories fût suffisante et mon aspect cadavérique quand on me trouva, comme mon amaigrissement incroyable, visible encore six mois plus tard, le prouvèrent assez. Il faut croire qu'on perd vite l'habitude de manger, car, lorsqu'on voulut par la suite me faire absorber une tranche de pain enduite de beurre, il me fut impossible d'en avaler plus de deux ou trois bouchées, mon gosier contracté, — ou mon estomac —, se refusant à en ingérer davantage.

∴

L'ensemble de ces conditions extérieures, d'état physique et de milieu, devait entraîner et développer les états psychologiques correspondants. Elles justifient, non seulement pour moi, mais, je crois, pour tous ceux qui en tiendraient compte, la naissance de

l'idée centrale, autour de laquelle s'organisèrent toutes les autres et qui me domina progressivement : celle d'une mort prochaine, plus inéluctable à mesure que les rencontres humaines devenaient moins probables, la fin de mes pauvres provisions plus proche, mon épuisement plus définitif.

Cette idée ne vint pas à bout pour autant du potentiel d'énergie nécessaire aux réactions. Je savais que, pour tenir le plus longtemps possible avant d'avoir épuisé mes dernières chances de salut, pour parvenir à un lieu habité où l'on me secourrait, il fallait marcher jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Ce que je fis, à raison de huit heures environ le premier jour ; mais, vers le quatrième, ce n'était déjà plus que cinq ou six heures. Parfois la tentation du repos, en forme de bienfaisant abandon, m'envahissait et j'avais du mal à m'arracher à l'agréable torpeur de la halte. A nouveau ensuite les difficultés du chemin à frayer m'absorbaient totalement en une liaison absolue du corps et de l'esprit, rarement aussi intime, aussi adaptée, aussi proche de l'instinct animal.

Les moments où je restais bien éveillé étaient empreints non seulement d'une lucidité particulière, due peut-être à la sous-alimentation, mais de la nette conscience de cette lucidité même. Elle me permettait d'ajuster parfaitement, malgré la contradiction apparente, mes efforts constants pour « en sortir » avec une croyance, progressivement accrue, à la mort, fin obligatoire de l'aventure. Car je savais très bien pour quoi, — ou plutôt pour qui —, je lutterais jusqu'à la limite de mes forces.

Mon « extra-lucidité » me permettait de me livrer à des analyses de moi-même, dont je ne rapporte ici

que des fragments réduits en nombre, mais authentiques. Elles avaient un tel relief, rehaussé par le froid et le jeûne, elles se traduisaient si nettement en mots du langage intérieur, que leur contour se dessine automatiquement aujourd'hui pour moi en mots écrits.

En leit-motiv, le raisonnement sur les chances de m'en tirer. Je le chiffrais chaque jour suivant une progression géométrique décroissante. Et j'éprouvais une assez puérile satisfaction à faire de sang-froid ce calcul. Mais sur quel arrière-plan sensible se développait cette surimpression consciente ? Avais-je peur ? Cet isolement brutal dans la solitude naturelle des premiers âges avait-il déchaîné en moi l'angoisse qui prend aux entrailles et que j'ai connue, comme tant d'autres, pendant la guerre ? Interférait-elle avec « le cafard », plaie que creusent la solitude morale, l'éloignement des êtres chers pour un temps sans limite, tourment qui ne me fit pas défaut dans les mois qui suivirent ?

Ce n'était exactement ni l'un ni l'autre. Comment donc réagissais-je à l'égard de l'événement imprévu ? Sur le fond mouvant des sentiments, deux phrases, que je m'entends encore répéter, exprimant une double impression dominante.

La première : « Que c'est bête ! » Formule exprimant la contrariété d'avoir donné dans le panneau que m'avait tendu la nature à l'improviste, alors que j'aurais pu ou dû mieux m'y préparer. Rancune non violente, même pas très amère, contre les choses et les êtres. Sans m'en excepter moi-même surtout, qui avais, dans un jeu aux multiples cartes, tiré justement la seule mauvaise. Je m'en voulais de m'être prêté

au jeu, comme aux autres d'y avoir participé. Mais, beau joueur, j'acceptais la décision et n'ergotais pas sur les règles.

Et l'autre phrase était : « Qu'ils viennent m'en parler maintenant de *leurs* expéditions polaires et autres histoires ! » Car d'un seul coup, et pour jamais, les romans d'aventure et les récits d'explorateurs avaient perdu pour moi toute saveur. J'étais moi-même, pour de bon, et jusqu'au cou, dans l'aventure ; l'imaginé, le raconté pâlissaient devant mon réel.

Le tout se teintait en outre d'un assez bizarre orgueil, un peu ironique, d'un humour mi-figue mi-raisin tourné contre moi-même. Je me haussais d'un degré, et même de plusieurs, sur l'échelle de l'expérience et des expériences. Au passage des sensations, fier de m'adapter si rapidement, je reconnaissais les souvenirs de lecture, devenus états personnels : l'engourdissement le bien-être de l'immobilité dans le froid, la lutte à livrer si on ne veut s'y abandonner pour toujours ; l'art de mesurer le temps par le déplacement du soleil au-dessus de l'horizon des crêtes, la facilité à accepter la nuit d'hiver en forêt ou près d'un torrent de montagne ; la lueur variable des étoiles, les nuances de l'obscurité qui marquent son déroulement et qui restent cachées au citadin calfeutré dans sa nuit artificielle, les hallucinations habituelles aux corps épuisés et aux ventres creux et qui s'accompagnent d'une sorte de désincarnation. Et j'étais assez vain que ma lucidité sût les distinguer du réel et du possible.

Tout cela, qui était un mélange de mécontentement et de dérisoire vanité, n'était sûrement pas la peur.

Cela signifiait peut-être que l'obscur instinct de conservation, malgré les raisonnements et les probabilités, ne s'était pas encore incliné. Ou bien peut-être encore, devant les forces naturelles redécouvertes, était-ce l'étonnement et la fierté du corps, redevenu seul instrument de lutte. Le spontané se levait, semblait renaître en moi.

Comme aux premiers âges de la vie, ces sentiments, réduits à leur expression primitive par l'effet d'une simplification qui ramène tout à l'essentiel, ce puéril dialogue intérieur, traduisaient l'homme-enfant qui s'y livrait, celui que reste chacun de nous, malgré nos efforts pour l'étouffer. Qu'éprouvait l'homme fait ? Si la peur, de ses vagues, ne venait pas submerger l'enfant, parce que toutes les puissances de jeu s'y donnaient brusquement libre cours, était-ce la tristesse qui envahissait en moi la part adulte ? Pas exactement.

Les êtres chers, en tout petit nombre, passaient devant mes yeux avec une intensité dépouillée. Sur leurs visages, que souvent l'absence efface et brouille, s'étaient fixés comme les traits de l'âme, qui leur donnaient et leur ont gardé une expression définitive. La séparation d'avec eux me gonflait d'un immense regret. Mais d'un regret sans violence, attristé plutôt que triste, et comme empreint de douceur résignée.

En même temps je me sentais libéré des choses, de toutes les choses, sans effort. Le monde, que j'étais de plus en plus sûr d'abandonner, se réduisait aux quelques êtres dont je pensais ne plus revoir les figures de chair. Je ne me demandais pas alors, si, sous une forme matérielle ou épurée, je n'étais pas destiné

à les retrouver ailleurs. Le problème de la survie, dont j'avais depuis bien longtemps renoncé à approcher la solution, ne m'apportait ni inquiétude ni réconfort. Il ne m'effleurait pas l'esprit. Mais, alors que le regret humain accompagnait l'évocation des visages aimés, une acceptation sans désespoir la rendait moins amère, comme parée d'un faible sourire. Je me sentais délié des contraintes extérieures, et même des autres. J'étais démissionné de moi.

Mon esprit d'analyse, poussé à ses extrêmes limites par des conditions exceptionnelles, me conduisait à me demander: « Serait-ce que, malgré les faits, tous ligués contre mon salut, malgré le temps qui s'écoule et rapproche une fin obligatoire, je ne crois pas réellement à la mort ? ». Il me semblait pourtant que si. Peut-être seulement n'en voulais-je pas isoler la pensée, la voir toute nue devant moi ?

Comme dans d'autres rares circonstances, les plus périlleuses de ma vie, je me suis alors interrogé sur mes vrais sentiments, quant à l'existence d'une puissance supra-humaine, abstraction faite des formules et des dogmes d'une croyance particulière. Et je me suis répondu, alors comme les autres fois : Non, vraiment, cette toute-puissance, qui garderait toujours son apparence personnelle, je ne peux la concevoir. Et, pour y croire sans la concevoir, il faudrait une foi dont, pour mon malheur sans doute, j'ai toujours été dépourvu ».

Comme chaque fois encore, à la réponse négative, la voix intérieure vint ajouter, d'un ton presque amusé : « Et pourtant ce serait bien le moment ! » (d'opérer un miracle). Mais une sorte de loyauté protestait aussitôt en moi : « Pourquoi en serais-je le bénéficiaire ? En quoi ma conservation sur terre importerait-elle à la

manifestation du divin ? Imaginé-je qu'il tient à me convaincre et à faire de moi un croyant, comme de ces autres qui, dans le péril de la mort, promirent le pèlerinage en signe de reconnaissante conversion ? ». D'ailleurs, même en cas de miracle, je le savais d'avance, je ne serais pas convaincu; le doute resterait presque entier, puisque mon sauvetage aurait pu simplement concorder avec une des lignes, en nombre infini, du hasard.

Ma réponse négative n'était du reste pas une négation. Je constatais que je ne croyais pas. Mais c'était un état de doute pur. Je ne savais pas. Je ne m'affirmais pas à moi-même que le divin fût impossible. Il n'avait pas en moi de présence réelle et je sentais qu'une invocation, une prière muette eût été une hypocrisie : Dieu, s'il existait, n'en aurait pas voulu ou plutôt il m'en aurait tenu quitte. En fin de compte, mon esprit ramenait la possibilité du miracle sauveur au jeu d'un calcul des probabilités; ma chance, mathématiquement de plus en plus faible, tendait vers le zéro, qui serait atteint à l'instant où la monture ne pourrait plus soutenir le cavalier.

⁂

J'en étais là, la cinquième nuit passée, le sixième jour déjà bien entamé. Epuisé de fatigue sans bien le savoir, je m'étais assis sur un rocher au bord du torrent, pour profiter d'une mince clairière que tendait le soleil sur la rive à peine élargie. Ne sachant si je continuerais ma route, mais voulant secouer une somnolence presque heureuse, je me décidai à rechercher la dernière feuille de papier blanc conservée dans mon portefeuille. Destinée primitivement au message qu'eût transmis un frontalier complaisant, si j'en eusse rencontré, j'allais, à l'intention de qui me découvrirait peut-être, mais trop tard pour me secourir, y inscrire mon identité et l'adresse de « la personne à prévenir ». Laquelle serait-ce ? J'y réfléchissais.

Je m'enfonçais dans mes pensées, tout en subissant comme la hantise d'un regard humain qui m'aurait épié. Peut-être était-ce mon ardent désir d'une présence, qui se matérialisait en hallucination... Lorsqu'une silhouette se détacha du fourré voisin et un homme, que je ne pouvais plus prendre pour un fantôme, se dirigea vers moi. La sensation du miracle me fit ouvrir les bras, et une question, — celle-là même, je l'appris plus tard, que se posaient mes sauveteurs —, sortit de ma bouche, avec le son d'une voix que je ne me connaissais pas : « Français ? ».

Au dialogue qui suivit, un essouflement de fatigue et d'émotion ne me permit d'abord de prendre part que par mots entrecoupés. J'appris que mes nouveaux compagnons, — ils étaient quatre —, partant du même point que moi, s'étaient égarés depuis le matin. Ce bienheureux hasard fortifia en moi l'impression du miracle, que je ne pris guère alors le temps d'analyser. Comme rechargé d'énergie physique par leur contact, je fis, comme ils m'y invitaient, un nouvel effort pour les accompagner au-delà de la rivière.

Je la traversai à leur suite, trébuchant de roc en roc, enfonçant souvent dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, marchant comme dans un brouillard et n'entendant pas les indications qu'ils me criaient. Heureusement, arrivés de l'autre côté, à mi-pente, ils décidèrent, étant eux-mêmes très fatigués, de s'arrêter là pour la nuit, d'y entretenir un grand feu et de se restaurer, afin d'être en état de repartir le lendemain au jour et de trouver l'issue dont ils ne voulaient pas douter, — et

moi encore moins qu'eux. Plus exactement, je ne m'en préoccupais plus, livré à leurs forces neuves, éprouvant confusément que j'avais le droit de me laisser aller, que je n'avais plus rien à exiger de moi, rien d'autre que l'abandon au sort incroyable, *miraculeux*.

Voilà bien le mot avec lequel j'avais fait alliance. Il justifiait, sans que je cherchasse à savoir pourquoi, la remise de moi-même.

En même temps que tout sens critique semblait s'effacer en moi, ma récente provision d'énergie commença à se dissoudre, à se fondre en faiblesse, en humilité. Sans doute me sentai-je sauvé ; mais cela se passait comme hors de moi-même. J'aurais dû être rassuré, serein. Par un phénomène curieux, faisant jouer sans doute le déclic psychologique contraire à celui que j'avais connu jadis quand je tombai blessé, le brusque dénouement qui s'opérait en moi me laissait tout à coup craintif et démuni.

Pendant la guerre, le risque de mort, presque à tout moment, planait sur tous. Chacun traduisait : « sur tous les autres ». Sur personne en tout cas, qui fût nominalement désigné. Une sorte de besoin de l'espèce, — qui pour une fois ne tendait pas à sa conservation, mais bien à faire supporter la guerre —, maintenait le combattant dans une atmosphère de quasi-sécurité individuelle. Jouet d'une illusion qui ne le dupait pas, et ne supprimait pas forcément la peur, mais lui permettait de « tenir », il se représentait la prochaine balle ou le futur éclat comme destiné à un autre. A de rares exceptions près, la perspective raisonnable de la mort ne s'exprimait pas en sentiments personnels. Jusqu'à l'instant, bien sûr, où l'enveloppe d'invulnérabilité craquait sous la blessure. Mais il n'y fallait pas voir une contradiction avec la croyance

précédente ; bien plutôt sa contre-épreuve en profondeur. J'en puis témoigner personnellement. Dès cette minute de 1916 où je fus blessé, j'eus l'impression, par un renversement total des perspectives, que tous les projectiles du champ de bataille m'étaient destinés. Bien loin de passer entre les mailles fort lâches du calcul des probabilités, tous les obus me cherchaient, toutes les mitrailleuses me visaient.

Aujourd'hui au contraire, c'est quand je me crus sauvé que je me sentis pour ainsi dire abandonné. Au moment même où j'étais réconforté, entouré, réchauffé, soigné, nourri ! Mais il est vrai que j'étais maintenant *abandonné de moi-même*, à qui je m'étais confié totalement pendant ces jours si clos. Et à ces étrangers bienfaisants, mais inconnus il y a encore si peu d'heures, inattendus en tout cas, je ne pouvais, obsédé par le même mot, que demander, d'une voix aussi faible que ma volonté même : « Vous n'allez pas me laisser maintenant ? »

En racontant cela j'essaye de reconstituer, après coup, mais avec un grand effort de sincérité, l'évolution de mes sentiments au long d'événements exceptionnels. Du reste, la journée du lendemain, si fertile en incidents, leur apporta sa contribution. Je connus la confiance résolue du matin, puis le désarroi de midi, quand, nous étant séparés en deux groupes pour chercher un chemin, mes compagnons purent craindre à juste titre de ne plus retrouver les autres. Jusqu'à l'instant, presque aussi miraculeux que celui de la veille, où ces derniers nous apparurent, tels des dieux, ayant découvert non seulement une issue mais un être humain, qui devait nous servir de guide et me transporter sur une de ses mules jusqu'au village tant espéré. Mais je ne tirai des paroles entendues la croyance au

sauvetage définitif qu'en voyant la miche de pain et l'outre de peau, remplie de vin, que mes camarades nous rapportaient et qui me parurent plus une preuve certaine de salut qu'un secours ou un ravitaillement.

Dilapidant des réserves désormais inutiles, ils jetaient dans mon gobelet je ne sais combien de morceaux de sucre ; de mon côté je les invitai à finir mes sardines et mon beurre. La vie coula en moi avec la chaleur liquide du vin. Le sentiment de la résurrection se fit enfin jour dans ma conscience, inexprimé et profond.

Ce ne fut qu'une lueur. Mais, en se dissipant, elle laissa derrière elle comme la trace d'un coup de fouet, pour le dernier effort à fournir à la rencontre du muletier : l'ascension d'une pente abrupte et glissante, qui auparavant m'était apparue comme la muraille limitant l'univers.

Dans l'heure qui suivit, comme dans les heures du début, je ne fus plus, toute pensée exclue, que tension, que l'effort lui-même. Marcher, continuer à marcher, ne pas lâcher mes deux compagnons ou n'être pas lâché d'eux, l'un, auquel je m'accrochais le plus souvent, me précédant et l'autre me poussant parfois encore. C'était pour moi une tâche presque surhumaine. Car, après la nuit passée près du brasier constamment entretenu, à la lueur dansante, au bruit craquant des flammes, — une nuit de rêve fiévreux tout éveillé —, je m'étais mis à souffrir de tout mon corps négligé, de tous mes organes oubliés : estomac contracté, névralgies, violentes crispations de tous les muscles. Au matin, mes pieds, déjà probablement gelés plus qu'à moitié, semblaient ne plus m'appartenir, mais il fallait encore m'en servir. Il n'était même plus question cette fois d'essayer d'enfiler les chaussures

qu'on m'avait retirées. J'utilisai des sandales à semelles de corde, offertes de bon cœur par un jeune Belge, et beaucoup trop grandes pour moi. Je les perdais tous les cinq pas, malgré les ficelles qui les attachaient. La volonté de soulever ces pieds trop lourds, de les arracher de la neige ou de la boue, où les sandales restaient prises, avait d'abord suffi à absorber toute mon attention, à remplir tout le vide de mon esprit.

Aussi n'étais-je guère utile à mes compagnons de cordée. Avec ceux qui étaient partis le matin en éclaireurs, il avait été convenu qu'ils signaleraient leur passage à travers les taillis en cassant de temps en temps une branche. Mais quelle différence y avait-il entre les branches rompues d'une saccade de la main et celles qu'avait brisées le dernier orage ? Si je m'étais moins concentré sur la poursuite de mon propre effort, quelles études n'aurais-je pu faire ce même matin, en assistant aux tentatives répétées de mes camarades qui, à chacune de nos haltes, de toute la force de leur souffle, à grand renfort d'herbes humides et de branches mouillées, usant nos dernières allumettes et l'enveloppe du dernier paquet de cigarettes, essayaient vainement de mettre le feu à un amas de brindilles, savamment assemblées en un cône bien aéré.

Puis, après l'intermède du pain et du vin, ce fut le dur halètement de la montée. Il paraissait soutenu en moi par une sorte de vibration interne, plus allègre. Je n'étais pourtant qu'un corps souffrant, un mécanisme de marche, conscient seulement de ses gestes et du but immédiat qu'il s'assignait : ce bouquet d'arbres, ce prochain rocher.

Une dernière énigme nous fut posée par la veste de cuir de l'homme d'avant-garde, trouvée près d'un ruisseau, quand nous repartîmes après le dernier grand

effort. L'avait-il perdue sans s'en rendre compte, car il la portait seulement sur ses épaules, ou bien l'avait-il abandonnée volontairement pour nous renseigner ? Mais, dans la deuxième hypothèse, cela voulait-il dire que nous étions dans le bon chemin et qu'il fallait continuer ? Ou que nous devions l'attendre là et qu'il viendrait au-devant de nous, avec l'homme et les mules ? Nouveau risque d'erreur, qui pouvait nous être fatal après tant d'autres. Je n'en appréciai pas immédiatement tout le pittoresque.

L'arrivée du muletier nous tira d'embarras. On me hissa sur l'une des bêtes. Je ne sus pas me dire, en quittant le sol, que mes pieds ne s'y poseraient jamais plus de la même façon, ni d'aucune façon avant plusieurs mois.

⁂

Et à nouveau, je ne fus plus qu'une pensée, qu'un instinct plutôt, celui de tenir sur cette mule sans selle ni étriers, jusqu'au bout, jusqu'au village, jusqu'aux hommes, jusqu'au lit, la prison, l'hôpital, qu'importe... M'obstiner à serrer les dents jusqu'au moment où je n'aurais plus qu'à m'abandonner, corps et âme à la fois, à la triste douceur de n'être qu'une chose, même souffrante et mortifiée.

Si étrange que cela puisse paraître, ce dernier effort me parut plus pénible que tout ce que j'avais connu, fatigue, froid, soif et même que la vision de la mort. Je ne réussis même pas toujours à me maintenir sur le dos de la bête : dans l'interminable ascension d'une pente de neige profonde, où l'animal glissait, s'enfonçait, paraissait s'effondrer, puis se relevait d'une secousse brutale, je basculai en arrière et je craignais, tant mon appel était faible, de n'être pas entendu du muletier qui marchait le dernier de la caravane, tirant ma mule par la bride et ne s'apercevant de rien.

Dans mon épuisement et ma torpeur, c'est à peine si je me rendais compte du chemin parcouru. Pourtant l'ironie des choses se laissa entrevoir d'un coup d'œil, quand nous rejoignîmes le cours de la rivière pour faire boire les mules. Ce fut juste à la hauteur de la machine à vapeur rouillée, qui m'avait arrêté trois jours plus tôt et vers laquelle, mû par une sorte d'intuition, je m'étais mis depuis la veille à remonter le torrent. Non loin de là se cachait la seule cabane abritée, celle de notre guide, que je n'avais pas aperçue à mon premier passage. Et c'est là qu'il fallait, par un gué facile, aborder le versant opposé dans la bonne direction, sans chercher nul sentier il est vrai, mais en attaquant la neige par sa moindre pente, bien accusée encore.

Je me souviens de l'arrivée sur la crête, où le soleil, qui filtrait à travers les fûts noirs des sapins, ne rencontra plus d'obstacles. En même temps qu'il illuminait les plateaux écaillés de blancheurs, il laissait dans une ombre violette et veloutée les vallées du lointain espagnol. Longtemps il nous suivit, faisant luire, sur quelques plates-formes rocheuses encore lointaines, les toits de frustes constructions qui étaient la première bergerie, la première grange. Sur un éboulement caillouteux, se détacha enfin la silhouette gris-vert d'un carabinier apppuyé sur son arme, son chien aboyant contre les étrangers. On allait enfin nous arrêter ! C'est-à-dire prendre livraison de nous et nous délivrer du souci de manger, de dormir. N'importe où,

désormais, n'importe comment. Brave carabinier, que je sentais s'attendrir sur mes souffrances, que lui détaillait le muletier, et qui ne cessa de me soutenir dans le calvaire de cette marche interminable, parmi les fissures gelées et glissantes, où chaque secousse de la bête communiquait à mon corps une terrible vibration et semblait m'atteindre aux sources de la vie.

Je n'étais que douleur, que faiblesse, tandis que mes pieds raidis, pendant contre les flancs de la mule, devaient achever de geler dans l'immobilité glaciale et ensoleillée.

Bien plus tard l'amorce d'un chemin boueux, dallé de grandes pierres espacées, entre lesquelles s'étalaient des flaques d'eau, me fit sentir que la civilisation commençait. Un petit berger et ses deux chiens sautent dans nos jambes ; la descente s'accentue vers une rivière qu'on entend couler. Et puis, dans la nuit qui vient, sous les étoiles qui s'allument, dures et brillantes, une chapelle blanche se découpe sur le haut d'un grand talus. Quelques lumières éparses, des sons de cloches ; le clocher de fer ajouré apparaît lui-même au tournant du chemin et me semble déjà contenir toute l'Espagne. Des enfants qui accourent, des voix humaines, des maisons, une rue qui dégringole et ses durs pavés ; un arrêt, quelques palabres. Mon mulet pénètre sous une longue voûte. Des marches ; quatre poignes vigoureuses me portent ; une cuisine, et près du feu une chaise basse où je m'écroule. On me fait boire un liquide chaud ; des visages de femmes me regardent, avec une expression qui ouvre en moi une lueur inquiète. J'essuie mes lèvres et leur peau me reste entière au bout des doigts, brunâtre et craquelée. Je suis insensible et comme hébété.

Mais au fond de moi, à la lumière et la chaleur

humaines, s'écoule un flot sourd et obscur, tiède et dense, qui doit être le retour à la vie.

En voici toutes les étapes : l'apitoiement des hôtes, le réconfort de la nourriture, la sensation nouvelle d'un lit mou et réchauffé, les besoins de l'être qui reprennent force et seront satisfaits, l'examen muet du médecin ignorant de ma langue, les questions des carabiniers, l'argent dont j'avais oublié la valeur et dont je me dépouille, livrant ce qui me reste comme un tribut au miracle. Ensuite un pénible voyage cahoté et transi, à travers un paysage sauvage de glaises humides et de rochers couleur d'ardoise, me conduit d'autobus en train-tramway à la capitale de la Navarre. Toujours porté par mes camarades, je suis déposé devant les guichets de la Sûreté, à la porte de cellules qui sentent le moisi, pour subir l'interrogatoire et attendre je ne sais quelles formalités. Etendu de longues heures sur le bitume, la file des malheureux venant toucher le secours de chômage me domine de toute la hauteur d'une taille d'homme. A un moment, une pauvre femme, la tête recouverte d'un fichu, glisse entre mes doigts entrouverts, quelques chiffons de papier. Je ne comprends que plus tard : ce sont les misérables pesetas qu'elle vient de toucher dont elle me fait l'aumône. Alors seulement je mesure ma détresse et me laisse aller à l'apitoiement sur moi-même. Jusqu'au moment où l'ambulance, qui a mis trois heures pour venir me chercher, s'arrête au pied du perron de l'hôpital, oasis enfin atteinte.

***

Neuf jours ont passé, depuis l'heure de la sépara-

tion, de l'arrachement sans paroles d'avec celle qui était devenue ma vie. De ces jours, les dernières heures valent d'être mentionnées pour fermer le cercle et me conduire, par delà les semaines hantées par la souffrance, — veilles, jours ou lendemains d'opérations, hémorragies qui entre-bâillent à nouveau la porte du domaine de la mort, journées où m'ont longtemps ballotté tour à tour l'épuisement et la fièvre, nuits interminables traversées de douleurs en coup de poignard —, à ce moment où j'ai pu me recueillir et reconstituer avec application, mais facilité, le contenu des jours d'épreuve.

∴

De ma première nuit espagnole, se détachent quelques rêves étranges, peut-être révélateurs, qui prennent avec le temps comme une valeur symbolique.

A l'euphorie première, trouvée sur mon matelas d'auberge et sur quoi vinrent résonner, tels un hymne à la résurrection, une série de chants joyeux (c'était une manière de sérénade traditionnelle, donnée par la jeunesse masculine du village), avait trop vite succédé l'éveil de la vraie douleur. Mes pieds délivrés me semblaient maintenant écrasés, à intervalles réguliers, dans un étau. Mes plaintes m'obtinrent la bienfaisante morphine. C'est alors que mes visions prirent une couleur inoubliable.

Toutes les épreuves passées revivaient, mais schématiques, transposées ou plutôt orientées dans un sens unique. Je me croyais dormant encore à même le sol boueux, parmi les feuilles mortes qui m'ensevelissaient à demi. Mais j'étais doucement tiré de ce linceul, réveillé de ce commencement d'agonie par la main d'une femme, toujours la même, et sa présence, si souvent évoquée, et sans doute maintenue dans l'inconscient, me paraissait non seulement naturelle, mais obligatoire, comme ma délivrance même, dont elle était ou paraissait l'auteur.

Puis naquit un rêve, — faut-il dire un rêve ? —, très différent et que pourtant je sentais voisin de l'autre. Comme un paysage du haut d'un sommet, j'avais découvert un nouvel horizon : une vie nouvelle s'ouvrait à moi, où tout comme par enchantement était devenu clair, lumineux. Je me sentais puissamment invité à faire connaître à tous mon aventure, car, me disais-je, son déroulement est la clef de tous les mystères. J'avais lié entre eux, dans cette nuit d'hallucinations précises, tous les problèmes de la connaissance par un enchaînement si parfait, ils trouvaient tous si bien leur solution dans mes expériences immédiates, que ce m'était un devoir impérieux, comme un commandement (de qui ?) de faire bénéficier mes semblables de ma nouvelle richesse. Tout cela si net, si fort, que, réveillé, je n'en doutai pas tout de suite et que j'aurais cru pouvoir dessiner immédiatement ces traits d'union, si évidents, du réel.

Encore aujourd'hui, ayant fait la part de la fièvre, de l'action de la morphine, et sans pouvoir jamais ressaisir le contenu de cette science merveilleuse qui descendait en moi, j'en retrouve la simplicité, la facile blancheur. Il en survit le reflet d'une clarté à nouveau visible, que j'aurais laissé glisser entre mes doigts, comme une eau trop liquide qu'on ne peut retenir.

Etait-ce la clarté de la vie, pour qui avait cru la renoncer ? Ou quel au-delà des choses visibles et quelle révélation fugace de leurs liens mystérieux ?

*
* *

Comment ne pas rapprocher cette vision de « l'extra-lucidité » dont j'avais joui pendant le plus dur de l'épreuve ? Mon esprit se mouvait alors dans le rationnel, un rationnel plus en relief, plus dessiné qu'à l'ordinaire, sans mélange avec le fleuve courant des habitudes, des attitudes, des servitudes sociales. Toutes mes pensées étaient comme illuminées de conscience, découpées dans sa lumière. Et si le problème religieux s'y était inséré tout naturellement, je l'avais abordé comme avec un sourire intérieur, une bienveillance amusée. En évoquant mon dialogue muet, j'en retrouve le déroulement logique, purement logique me semble-t-il, familier à ma forme d'esprit.

Pourtant quelque chose m'étonne, me déroute. Pour croire, pensais-je alors, il me faudrait l'éblouissement d'une preuve mieux qu'éclatante, *vécue*. En y revenant aujourd'hui, je me heurte à une contradiction qui ne m'avait pas arrêté sur le moment. Comment une preuve, — du rationnel encore —, pourrait-elle opérer ce passage d'un domaine à un autre, lui-même si étranger au premier ? Une preuve, et rien qu'une preuve, pourrait-elle donc faire réussir ce saut du rationnel au mystique, de la mesure humaine à l'essence *incommensurable* ? Si j'étais prêt à m'en contenter pour lier ce qui ne saurait être lié, n'était-ce pas que je *désirais* m'en contenter ? Ne me mettais-je en quête d'une apparence que pour confirmer, à bon compte, ce dont j'éprouvais déjà en moi la réalité

secrète et profonde ? N'avais-je donc fait que paraphraser la parole célèbre : « Tu ne me chercherais pas... » ?

Le *miracle*, terme commode que j'appliquais à mon aventure, croyant ne désigner ainsi qu'une ligne de probabilités entre mille autres, et dont l'explication se suffirait ainsi à elle-même, ne l'aurais-je pas plutôt attendu, espéré, dans l'obscur de moi-même et en donnant cette fois au mot la plénitude de sons sens ?

Pourtant non. Car je m'étais dit :

« Le *miracle* restera possible jusqu'à ma disparition définitive. Ma chance, infiniment décroissante, ne sera réduite à zéro que par ma mort. D'ici là, mon sauvetage ne serait pas plus inespéré que cette succession de coups de roulette, rare sans doute, mais non impossible, où le même numéro sort deux fois de suite et même davantage. Il existe bien aussi un joueur, qui gagne à sa première mise, sans heures passées en calculs de martingale. »

De même j'imaginais que, si j'avais pu connaître le nombre des gens qui, au même moment, avaient tenté la même aventure dans ce secteur, sans être mieux renseignés que moi, et le nombre de pistes, avec leurs bifurcations, leurs entrecroisements, j'aurais pu donner à la rencontre, dite miraculeuse, tout son poids de probabilité.

Je me souviens d'avoir pensé, au cours de mes ratiocinations : « Pour qu'il existe une puissance supérieure, ou plutôt pour que je puisse en voir la manifestation dans l'événement, ce que j'appelle le miracle, et qui n'est en fait qu'une rencontre *providentielle* (encore un de ces mots dont le sens primitif s'est usé sur la route des siècles), ne serait pas suffisant. Car la rencontre aurait pu tout simplement emprunter la voie

original, mal exprimé plutôt qu'inexprimé, le sentiment profond d'un lien vivant, ou vécu, comme charnel, entre la conscience individuelle et le chaos du monde, l'homme et la nature, l'instant et la durée sans fin ?

— A ta question, je réponds par une autre question: « Pourquoi n'avais-tu pas peur, quand la peur eût été si normale, *si logique* ? »

— Peut-être parce que la nature veut, « *en nous dotant de la peur comme d'une émotion utile, nous en préserver dans les cas où nous avons mieux à faire que de nous y laisser aller* » (1). Car il faut être débarrassé de la peur pour pouvoir raisonner juste, agir avec le plus de chance de succès et retourner sur ses pas, comme je le fis, pour me rapprocher du salut.

— Tu reconnais ainsi, pour implicitement que ce soit, *une intention* de la nature, un instinct vital qui, à défaut d'action efficace de ta personne sur les choses, y substitue, hors de toi-même, des volontés toutes puissantes, capables d'intervenir à ta place.

— Il est vrai en effet « *qu'à défaut de puissance, nous avons besoin de confiance* » (2). Mais ce besoin pourrait bien être encore à l'origine d'une illusion psychologique, profondément liée à la nature humaine, et rien de plus qu'une illusion que dissipe l'analyse. Si les animaux semblent ne pas être tourmentés par la perspective de la mort, ni seulement en prendre conscience, il est bien naturel que le cerveau humain forge de telles illusions pour remplir son rôle d'organe de « *l'attention à la vie* » (1).

(1) Bergson, « Les deux sources de la morale et de la religion », p. 167. Il y a lieu de noter que je n'eus pas l'occasion d'entreprendre la lecture de cette œuvre, qui m'avait tenté depuis longtemps, avant ce long séjour à l'hôpital en pays étranger.

(2) Bergson, « Les deux sources de la morale et de la religion », p. 173.

— Ton auteur dit encore : « *Il résulte de là qu'il doit y avoir soit dans le corps, soit dans la conscience qu'il limite, des dispositifs spéciaux, dont la fonction est d'écarter de la perception humaine les objets soustraits par leur nature à l'action de l'homme. Que ces mécanismes se dérangent, la porte qu'ils maintenaient fermée s'entr'ouvre : quelque chose passe, d'un en-dehors, qui est peut-être un au-delà* » (2). N'étais-tu pas justement placé dans des conditions exceptionnelles ? Toute ta démonstration voulait nous en convaincre, et tu y es peut-être parvenu. N'est-il pas possible qu'en toi la porte se soit entr'ouverte ?

Ne veux-tu pas supposer « *qu'une lueur de ce monde inconnu* » te soit parvenue « *visible aux yeux du corps. Il n'en faudrait pas davantage pour convertir en réalité vivante et agissante une croyance à l'au-delà, qui semble se rencontrer chez la plupart des hommes, mais qui reste le plus souvent verbale, abstraite, inefficace* » (3).

Et alors *mon miracle* ne serait pas tant celui de la rencontre qui m'a sauvé, où la nature aurait fait triompher la vie, où une volonté aurait dominé la nature, que celui de l'éveil, sans doute fugitif, d'une âme au souffle de l'indicible.

Hôpital Français de Madrid,
juin-juillet 1943.

(1) Bergson. Id., p. 340.
(2) Bergson. Id., p. 340-41.
(3) Bergson. Id., p. 341.

APPROCHE DE LA MORT, par Jacques Meyer, est la deux cent soixante-treizième brochure des Cahiers « P.S. » publiés par « Poésie 53 ». L'Imprimerie Spéciale de l'Edition, à Villiers-le-Bel, l'a achevé d'imprimer le 28 Mars 1953, pour le compte et le plaisir de Pierre Seghers.

N° d'imprimeur : 4.315.

N° d'éditeur : 255.

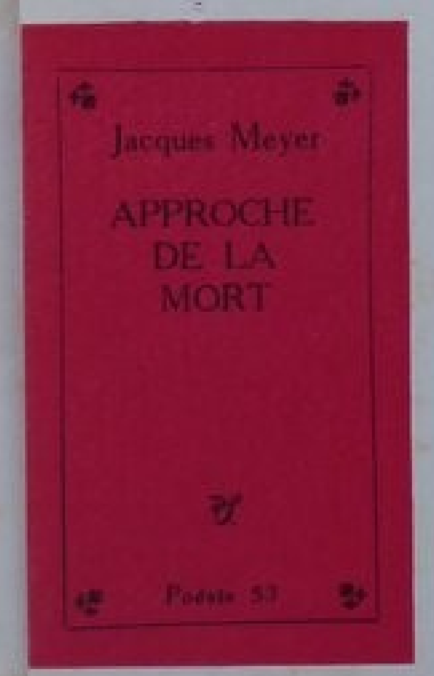
Dépôt légal, 1er trimestre 1953.

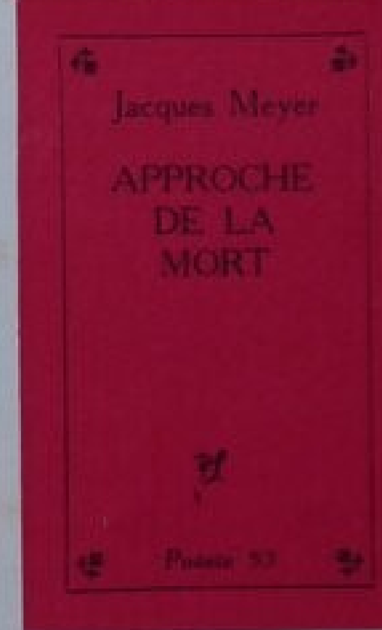
COLLECTION PS.

Cahiers bi-mensuels

N° 273

Sur demande, envoi gratuit de la liste des titres parus





les chaos d'une deuxième jeunesse en pleine maturité : il s'évade de France, rejoint Alger par les Pyrénées et l'Espagne, participe au débarquement Sud. A vingt-cinq ans de distance, l'aventure le met une deuxième fois en présence de la mort, qui montre alors le visage de l'absolue solitude. Cette rencontre inspire les pages que nous publions.

Plus ou mieux qu'un récit, elles sont le témoignage psychique d'une expérience insolite. Certains y ont reconnu une sorte de poésie, qui ne les rend pas indignes de paraître dans cette collection.